

I

— Angle Dizengoff-Arlozorov!

C'est ainsi que les Séfarades narguaient les Juifs russes. En roulant les *r*: *Arrrlozorrov*. Ces *Rrrroussim*, il leur faut un appart au carrefour le plus chic de Tel-Aviv¹!

Moi, je débarquais. Ça a ses bons côtés : on ne comprend rien à ce qui se passe. Être un bleu, ça vous fait voir la vie en rose. Alors, on fait durer le plaisir. Disons que vous déchantez vite en ce qui vous concerne, mais vos illusions sur l'entourage sont tenaces. L'entourage, quant à lui, a sa petite idée sur les Roussim : il paraît qu'en descendant la passerelle de l'avion, les émigrés venus de Russie lèvent l'index et le majeur des deux mains, formant deux V. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Bah, c'est qu'ils réclament une villa et une Volvo. Eux qui viennent du Maroc (certains, évasifs, se prétendent originaires de « Drom Tsarfat² ») ne se permettraient jamais ça. Ils nous trouvent franchement ridicules. Parmi eux court une blague : un petit vieux dont les mains tremblaient avait croisé ses index, on lui avait donné une Volkswagen.

1. Meïr Dizengoff, le premier maire de la ville, a donné son nom à la rue centrale de Tel-Aviv. Quant à Haïm Arlozorov, il sera question de lui plus loin. [Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'auteur.]
2. Le midi de la France.

Je dois avouer que je les valais par ma maladresse, mon affectation qui me ferait rougir après coup. C'était plus fort que moi. Mon mauvais goût, je l'avais emporté dans mes bagages. Ceux-là avaient beau être indigents comparés aux gros paquets que les autres se trimballaient, n'empêche qu'ils m'ont duré longtemps. Ajoutons un sentiment de supériorité, même pas personnel, mais partagé par les Soviétiques, surtout les Léningradois : nous avons notre salle aux colonnes blanches, l'Ermitage. Un lieu commun des plus banals : nuits blanches, yeux noirs.

Lorsque l'ange de la défense antiaérienne fit sonner sa trompette dans le ciel du Kippour, les adolescents qui traînaient le soir dans la *rehov* Stern déserte se mirent à me crier, à moi le novice qui, visiblement, n'avait pas compris de quoi il retournait : « *Milkhama! Milkhama!* » Excités comme des puces. Je me contentai de hausser les épaules : « Leurs guerres à eux ! Ils vont se battre pendant un ou deux jours, un point c'est tout. Peut-on comparer cela à une vraie guerre, au blocus de Leningrad ? »

Je n'étais pas totalement idiot. Alors, peut-on en vouloir à ceux qui l'étaient : les gars qui, en partant pour leur première garde de nuit, remplissaient la gourde accrochée à leur ceinture non pas d'eau, mais de brandy local bon marché acheté à la cantine ? Ils se sentaient de vrais hommes à côté des locaux qui ne buvaient que du coca-cola. Toujours est-il qu'ils ne renouvelèrent pas l'expérience.

Moi, je fis mieux ! J'avais lu chez Leskov², un de mes auteurs préférés, qu'« on avait assommé les Anglais en leur

1. « La guerre ! La guerre ! » Il s'agit de la guerre du Kippour (6-24 octobre 1973), au début de laquelle Israël subit des pertes importantes.
2. Nikolaï Leskov (1831-1895), un des auteurs russes les plus originaux qui restitua dans ses récits le parler des différentes couches de la société russe (voir Walter Benjamin, « Le conteur », dans *Œuvres III*, Gallimard, 2000). On lui doit notamment quelques récits sur l'image de l'Anglais dans la Russie paysanne. [NDT]

faisant boire de la chartreuse verte ». En cherchant à montrer à nos « Anglais » à nous – deux sergents et un lieutenant plus jeunes que moi – que « nous autres Russes, on sait boire », je m’imbibai comme le dernier des cochons à la fête traditionnelle donnée à la fin de la formation du « jeune combattant ». Mes commandants, curieux, observèrent de très près l’animal pas casher et je dois dire que moi non plus, je ne renouvelai plus l’expérience, alors qu’en Union soviétique j’étais coutumier de la chose.

Aussi loin que je me souviens, je connaissais ce mot, « Israël », qui démançait comme une piqûre d’insecte (ne te gratte pas! patiente!), presque imprononçable, ou bien à peine murmuré, à moins qu’il ne fût hurlé par un hooligan (« File en Israël, sale youpin! »). En 1956, la voix du présentateur à la radio proférait, en égrenant les syllabes : « l’agression anglo-franco-israélienne... » Il était question d’un canal¹. À l’époque, je savais déjà parfaitement à quel camp j’appartenais – le camp antisoviétique – et je ne comprenais pas pourquoi « l’Amérique condamnait aussi ». Quand les mauvaises herbes de l’incompréhension poussent sur votre chemin, il faut les recouvrir de pierres. Alors, le ruisseau de votre conscience modifie son cours et elles s’étioilent rapidement.

C’est ce qui se passa lorsque Senia Kroupine me dit que les Anglais avaient mis ses parents en prison. Comment donc? L’Angleterre, comme la France, comme Israël, c’était le camp du bien, ces pays étaient contre l’Union soviétique où nous étions condamnés à végéter (chut!). Ceux qui avaient souffert là-bas se sentaient bien ici, il en résultait qu’eux, c’était nous à l’envers. Or, selon une superstition russe, si on met un vêtement à l’envers, on se fera rosser.

1. Le 26 juillet 1956, après la nationalisation du canal de Suez par Nasser, le président de la République d’Égypte, le Royaume-Uni, la France et Israël lancèrent l’opération Mousquetaire, destinée à restituer aux actionnaires qui avaient financé la construction du canal ce qui leur était dû, en vertu du droit international.